

La pourpre, les chiens et l'abîme : la parabole de Lazare et du riche ne laisse à ce dernier aucun espoir de rédemption. Voilà un discours qui tranche sur certaines images doucereuses de Jésus : en ces jours de mission, puisse-t-il réveiller notre soif du Royaume.

« *Il y avait un homme riche qui se revêtait de pourpre et de lin fin* (ce avec quoi Dieu avait ordonné qu'on habille la Tente de la rencontre dans le désert : Ex 26,1.31.36) *et faisait chaque jour brillante chère* » (comme Nabuchodonosor avec ses troupes : Jdt 1,16) : autrement dit, un homme qui mangeait plus qu'un roi et son armée, et voulait se faire plus beau que le Temple ! Ce n'est pas seulement un glouton, mais aussi un orgueilleux qui se met au centre de tout.

De l'autre côté de la barrière, le pauvre Lazare « *aurait bien voulu se rassasier de ce qui tombait de la table du riche... [...] Les chiens eux-mêmes venaient lécher ses ulcères* » : le portrait du glouton s'enrichit du reproche d'égoïsme et d'insensibilité. On peut mourir de faim et de misère sous ses yeux, rien ne l'émeut en-dehors de ses appétits ! Cependant le choix des mots donne une autre dimension au personnage, qui devient le symbole du Juif méprisant face aux païens (Jésus dit à la Syrophénicienne : « *il ne sied pas de prendre le pain des enfants et de le jeter aux petits chiens.* » Mais elle de répliquer [...] : « *Oui, Seigneur, mais les petits chiens sous la table mangent les miettes des enfants !* » : Mc 7,27-28). La pauvreté de Lazare prend une dimension religieuse, déjà suggérée par l'allusion à l'habillement du Temple : devant le croyant qui s'empiffre religieusement, le païen exclu de la connaissance de la Loi meurt de faim spirituelle.

Après leur mort, tout se renverse : « *dans l'Hadès, en proie à des tortures, le riche lève les yeux et voit de loin Abraham, et Lazare en son sein* ». Il a tout perdu, sauf la vision de ce qu'il a perdu, ce qui augmente son supplice ; il est hors d'état de changer quoi que ce soit, « *tourmenté dans cette flamme* » qui est comme le regret de ses fautes (Sir 14,1), et séparé du bonheur des saints par « *un grand abîme* » qui est le jugement de Dieu (Ps 36,7). Jésus met en scène, avec des images très expressives, la vanité des désirs de conversion post-mortem, et le poids d'éternité que prennent nos actes lorsque, dans l'au-delà, le bilan d'une existence sur terre est fait.

La parabole se termine sur un ultime refus et une révélation : « *du moment qu'ils n'écoutent pas Moïse et les Prophètes, même si Quelqu'un ressuscite d'entre les morts, ils ne seront pas convaincus* ». Dans la géhenne, il n'est plus de temps de rien faire, même de penser aux autres ; parallèlement, pour les auditeurs est donnée une dernière clef d'interprétation (« *si Quelqu'un ressuscite* »). Le Christ se dévoile comme Celui qui donne sens à notre éternité par Sa propre victoire sur la mort : faute d'avoir cette clef en main, le riche voit la porte définitivement fermée devant lui. Le Christ ne laisse aucune échappatoire à cet égoïste qui a persévéré jusqu'au bout dans son mode de vie jouisseur, matérialiste, indifférent, insensé : il a refusé la clef du vrai bonheur, la seule qui pouvait lui ouvrir les portes de l'éternité, celle qu'il avait sous les yeux chaque jour : Lazare et, à travers lui, le visage du Christ souffrant dans les pauvres et victorieux sur la croix.

Quel rapport avec notre mission paroissiale ? D'abord de nous rappeler l'importance du salut donné en Jésus Christ, par Sa croix et Sa résurrection ; ensuite de lier fermement la foi en Dieu et le regard aimant sur le plus petit. Comment est-il possible, pour certains chrétiens, de vivre sans partager du temps, de l'argent, des compétences, de l'énergie, du sourire pour que la vie des plus précaires s'améliore, que la pauvreté qui rampe devant nos portes recule, que les soifs inassouviées de l'homme trouvent une source où s'étancher ? Ces soifs sont connues : soifs de logement, de travail, de dignité, d'écoute, de partage, de silence ; soif de Dieu au fond de tout être humain qui ne touche le vrai bonheur qu'en se reliant à la Source de son existence. Comment est-il possible, pour certains chrétiens, de limiter leur foi à un discours purement humanitaire déconnecté d'une vie sacramentelle par laquelle la vie du Ressuscité nourrit nos âmes et coule en nos veines ? Comment est-il possible de garder pour soi la Bonne Nouvelle d'un amour divin si proche, si gratuit, si exigeant ? Demandons au Seigneur la grâce de nous savoir comblés, envoyés et attendus.